

de Portugal ou pour ces marchands de toile des Pays-Bas, on l'ignore, et peu importe. Il nous prête le flanc, nous frappons : quoi de plus naturel ?

Trasdoblo secoua la tête en soupirant.

— Si seulement je n'étais pour rien là-dedans, murmura-t-il, je fais serment que je n'y verrais point de mal.

— En un mot comme en mille, continua l'ancien intendant, nous prenons l'occasion aux cheveux. Au moment où le conspirateur, plein d'espoir, atteindra la cour où se trouve ton cellier. . . .

— Mais, objecta le boucher, s'il prend un autre chemin ?

— Il ne prendra pas un autre chemin. Tu t'élanceras hardiment à la tête de tes hommes en criant : Trahison !

— C'est la nuit, fit observer encore Trasdoblo que les prisonniers s'évadent.

— Celui-ci s'évadera le jour. La nuit, les chiens basques sont lâchés dans les cours, tandis qu'à l'heure de la sieste tout dort, bêtes et gens. Juge si ce complot était ourli adroitement ! Aller songer à l'heure de la sieste !

— Le fait est, dit le boucher, que je n'aurais pas pensé à cela.

— Cela seul peut te faire comprendre combien ce malfaiteur est dangereux ; mais vous serez six contre un et il n'aura point d'armes ; les murs de la cour sont hauts, impossible qu'il vous échappe !

— Cependant. . . .

— Le cas est bien simple : s'il vous échappe, je te promets, sous tel serment qu'il te plaira, qu'avant la fin de la semaine tu seras brûlé vif sur le parvis de la cathédrale.

A ce moment, ils étaient tellement éloignés, que don Ramire entendait leurs voix comme un double murmure dominé complètement par le bruit des danses, dans l'établissement si fort imposé de maître Galfaros. Ils ne revinrent point cette fois sur leurs pas, Ramire les vit se donner une poignée de main, sans doute en signe de pacte conclu. Pedro Gil tourna l'angle du Sépulcre et s'éloigna rapidement, tandis que le grand Trasdoblo, la tête appuyée sur la poitrine, regagnait à pas lents la rue impériale.

Ramire était seul de nouveau. Il resta un instant comme accablé, puis une sorte d'éblouissement le prit. Il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Ramire était tout jeune. Il ne connaissait point la vie. Un seul fait pouvait le guider dans les circonstances présentes, c'est que, là-bas, en Estramadure, il avait entendu parler de Pedro Gil comme d'un traître, implacable ennemi des Medina-Celi, ses anciens seigneurs.

Le nom de Pedro Gil lui donnait tout d'un coup le mot de l'énigme, et ce n'était pas cela qui l'embarrassait. Il s'agissait d'assassiner un prisonnier d'Etat à la forteresse d'Alcala de Guadaira, et le chef des assassins était Pedro Gil, donc la victime devait être le duc de Medina-Celi, prisonnier depuis quinze années dans cette même forteresse.

Mais ce Pedro Gil devait agir pour le compte de quelqu'un.

Et toute cette trame se conduisait en dépit de la volonté du roi.

Que faire ? Le palais Medina-Celi était là à deux pas. Fallait-il prévenir la duchesse ? Ce n'était qu'une femme, mais c'était une Tolède : le sang des ducs d'Albe coulait dans ses veines ; elle était fille du grand Gonzalve Penamacor, le Cid de l'Estramadure ; elle était la femme de Herman Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, le plus puissant seigneur de l'Andalousie. A sa voix, la moitié de Séville se serait soulevée.

D'un autre côté, le roi était à l'Alcazar.

Ramire avait eu déjà cette idée : parler au roi.

Mais Ramire était espagnol et amoureux. Une autre pensée devait germer dans l'exaltation de son cerveau : Sauver le duc tout seul, comme le bon roi Pélage, dit-on, gagnait les batailles.

Quel rêve pour un héros de vingt ans ! La main de Ramire pressa involontairement son épée et il se dit dans le confiant orgueil de sa vaillance :

— Je ne veux pas d'aide, j'ai mon amour et mon épée.

Sa taille élégante et robuste à la fois se redressa au choc de cet immense espoir. Tout son être frémissait de désir : il avait hâte ; il aurait déjà voulu voir son épée flamboyer devant ces six rapières ennemies.

Aucun renseignement ne lui manquait : il savait le lieu, l'heure, la forme que prendrait le guet-apens, le nombre des assassins. La seule difficulté qui se présentât, c'était la hauteur de ces murailles dont on avait parlé ; mais en ce moment, Ramire avait des ailes.

Il n'y avait point à son sens, de murailles assez hautes pour arrêter son élan vainqueur.

Pour ne point échapper aux bonnes habitudes de sa nation, il dut bien adresser en ce moment quelque lyrique prosopopée au balcon de sa dulcinée, au sommeil de l'innocence, aux parfums célestes de cette chambre où respirait son idole ; il dut même composer quelques vers, propres à être chantés sur la guitare, où les yeux d'Isabel étaient expressément comparés aux étoiles du firmament.

C'est le terroir. Mais nous passerons ces tendres chansons sous silence, pour dire que le calme vint, le calme qui suit toute vigoureuse résolution. Ramire se mit froidement en face de son audacieuse entreprise : il en combina les moyens, il en pesa le fort et le faible.

Après comme avant la réflexion, Ramire se dit :

— Je ne veux pas d'aide !

Il se roula dans son manteau, la tête appuyée contre son pilier, le regard tourné vers cette croisée qui était pour lui la porte du ciel. Ce n'était pas la première fois que notre Ramire dormait à la belle étoile. A force de regarder cette bienheureuse jalousie, ses yeux battirent, puis se fermèrent. Il avait du temps de reste jusqu'à l'heure de la sieste.

Quand le visiteur de nuit revint, au son des horloges, frapper aux carreaux du seigneur Galfaros pour lever l'impôt du plaisir, il ne vit point cette masse sombre, faisant corps avec le sombre pilastre. Il passa, jetant aux échos endormis son cri paisible et monotone.

Ramire était déjà dans le beau pays des songes. Il voyait Isabel qui pleurait et qui souriait sur le sein de son père.

Les heures de nuit cependant s'écoulaient.

L'aube vint nuancer peu à peu les objets environnants, comme ces premiers fils d'argent qui éclairent trop tôt l'ébène des noires chevelures.

Les étoiles pâlirent au zénith. Le dôme de Saint-Ildefonse eut un instant ces teintes fondues de la nacre de perle, où le gris, le rose et le violet, se glacent et changent sous le regard surpris.

La girouette dorée brilla faiblement. Puis les lignes orientales de la maison de Pilate sortirent du noir, montrant successivement toutes les bizarres grandeurs de cette architecture transplantée des saints lieux par le fameux aïeul des Medina, don Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa.

C'était bien la maison de Pilate, telle que le pieux et vaillant marquis l'avait vue à Jérusalem, lors de son pèlerinage. En face,

et toujours sur ses terres, il avait fait construire une autre maison pour son fils aîné. Au fond de la première cour se trouvait une reproduction du Saint-Sépulcre.

La branche de Medina-Celi avait été proscrite et dépossédée, au profit de Medina-Sidoria, sous Philippe Ier. La maison du Sépulcre, tombée en des mains étrangères, subissait cet incroyable destin de servir à une industrie difficile à préciser dans nos mœurs françaises : ceci à quelque cent pas des bureaux du saint office, si chatouilleux d'ordinaire pour tout ce qui, de près ou de loin touchait à la religion.

La clôture mauresque datait de la domination arabe. La maison du Sépulcre avait été bâtie sur l'emplacement des bains du sérail d'Aben-Maleh.

La place de Jérusalem devait son nom à ces deux fondations du marquis de Tarifa, la maison de Pilate et le Sépulcre.

Notre beau Ramire dormait encore, quand le premier rayon du soleil fit éclater les aigrettes écarlates qui s'élançaient des massifs de cactus sur la terrasse du palais de Medina-Celi.

La place était toujours déserte. L'établissement de maître Galfaros ne chantait plus. Saint-Ildefonse, étalant au bout de la place ses rotundités de mosquée, n'avait point encore tinté le premier appel de ses cloches, bien que ce fût le matin d'un dimanche.

Au moment où le campanille dorée de la vieille basilique, après avoir grondé sourdement, commençait à sonner cinq heures, des bruits confus se firent entendre dans la rue des Caballerizas. C'étaient des voix joyeuses, dominant des pas de chevaux et des roulements de charrettes.

Bientôt s'établit au travers de la place le passage d'une véritable caravane. Les paysans de la campagne de Séville avaient profité de l'ouverture des portes et conduisaient leurs denrées au marché.

C'étaient des légumes de toutes sortes entassés dans des baquets ou portés à dos d'homme, de hautes pyramides de pastèques, de grenades, d'oranges et de limons, des fruits vermeils, des raisins gros comme ceux de la terre promise, des dattes de la frontière africaine, des bananes et des pommes d'amour.

Les chevaux et les mules avaient leurs caparaçons de fête ; les hommes et les femmes portaient leur toilette des grands jours. Plus d'un majo coquet donnait le bras à sa maja endimanchée ; quelques couples dansaient la manchega le long du chemin.

En même temps, non plus d'un seul point, mais de toutes les rues avoisinantes, d'autres groupes débouchaient. Il n'est à Séville, pour se lever matin que les paysans et les gueux. Les gueux se montraient aussi empressés que les paysans.

On les voyait se glisser prestement le long des maisons et courir vers l'église, où ils retenaient leurs places des deux côtés du perron.

A peine prenaient-ils le temps de tendre la main en passant aux marchands de fruits et de légumes, qui se gardaient bien pourtant de refuser la *caridad* afin d'avoir bonne chance au marché.

Pendant un quart d'heure environ, ce fut, sur la place de Jérusalem, un bruit, une animation, une cohue. Don Ramire ne s'éveillait point. Son rêve était obstiné. Villageois et villageoises lançaient au dormeur force quolibets ; rien n'y faisait. La fatigue de Ramire tenait bon contre toutes ces espiègleries.

Au perron de l'église, il y avait des cris et des horions.

La confrérie des gueux d'Andalousie était